Chatchien & Cie : des souris et des hommes

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Chatchien & Cie

Myriam Champigny

Des souris et des hommes

C'est naturellement au livre de Steinbeck que j'ai emprunté le titre de cette chronique. J'aurais aussi bien pu écrire *Des souris et des femmes* puisque ce sont plutôt celles-ci qui sont en proie à celles-là. J'aurais aussi pu choisir comme thème *Des souris et des chats* puisque le chat est l'ennemi attitré des souris. Remarquons en passant que dans les dessins animés où *Tom et Jerry* sont aux prises, c'est le petit Jerry, souris ricanante et maléfique qui, dynamite à la main, s'ingénie à torturer le gros Tom, matou benêt et toujours perdant. En revanche, rendons honneur au regretté Walt Disney qui a su créer l'adorable Mickey Mouse, et Minnie, sa dame de cœur. Mickey a toutes les qualités: naïf et astucieux, héroïque et tendre, dévoué et malicieux, il a charmé notre enfance. Mais combien, parmi ses admirateurs, le voient-ils en «souris»? Mickey, c'est tout simplement «un mickey»! Et ce petit être délicieux au nez en trompette et à la culotte rouge n'a pas grand-chose en commun avec le rongeur catalogué, sous le nom de souris, comme nuisible.

Dame souris n'est appréciée ni des citadins ni des paysans. Elle dévore les récoltes, elle s'enfile dans les sacs de farine et de pommes de terre, elle ronge literie, meubles et manuscrits précieux. Puis lorsque l'instinct maternel l'y pousse, elle s'introduit dans les meilleurs matelas pour y construire un nid douillet où elle allaitera ses souriceaux. De plus, sa queue en ficelle, dénuée de toute fourrure, n'est guère plaisante à voir. Si elle arborait un panache bien fourni, à la manière des écureuils, peut-être lui pardonnerait-on plus facilement ses méfaits?

Quant à la peur panique qu'elle engendre chez la gent féminine, je crois que c'est surtout sa manière de circuler qui en est la cause. Imaginons que, au lieu de filer à toute vitesse (comme juchée sur une minuscule planche à roulettes) elle se mette à déambuler d'un pas lent et mesuré: je gage que beaucoup moins de dames grimperaient sur leurs tabourets en poussant des cris. Aux psychiatres de nous expliquer pourquoi cette rapidité inquiétante de jouet mécanique suscite une telle crainte, parfois une véritable horreur.

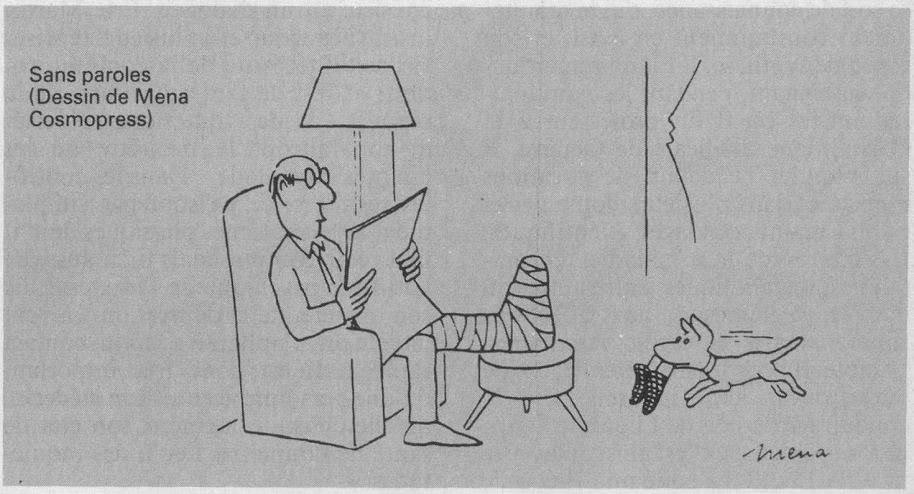
Il y a bien des années, nous habitions un petit pavillon très vétuste. Il n'avait guère été modernisé depuis sa construction, au dix-huitième siècle. Les souris y abondaient et à l'époque nous n'avions pas de chats. Rebutés par l'idée de placer trappes ou grain empoisonné, nous avions trouvé une solution: nous nourrissions nos souris. Chaque soir, au moment du souper, nous placions sur le sol deux ou trois soucoupes contenant grains de blé, morceaux de fromage et bouts de pain rassis. Nos locataires ne tardaient pas à apparaître. Œil vif en bouton de bottine, museau frémissant, dames souris se dirigeaient avec célérité vers leurs plats et nous mangions tous de concert. Ainsi, ces hôtes bien nourris et bien gras, sachant leur lendemain assuré, ne faisaient nul dégât.

Quelques années plus tard, nous avons vécu dans une vieille maison villageoise qui, elle aussi, plaisait fort aux souris. Au chevet de mon lit, j'avais placé un petit flacon en plastique qui contenait de l'huile d'amande douce dont je m'enduisais le visage au coucher. Un matin, je découvris un lac huileux sur la table de nuit: la bouteille était vide. Un trou y avait été rongé par ces dames, apparemment séduites par un nectar inconnu et délectable. Elles étaient devenues si familières que la nuit elles nous sillonnaient le corps, folâtrant sur le lit comme des chatons... Cela dépassait les bornes! Un jour — c'était le 24 décembre — nous nous sommes décidés à placer plusieurs trappes. Cette veillée de Noël fut longue et atroce. A chaque instant, il nous semblait entendre le déclic d'une des tapettes. Nous n'osions plus nous regarder. C'était intenable. D'un commun accord, Robert et moi sommes allés désamorcer les ressorts des trappes, tout en ayant soin de laisser les appâts, désormais inoffensifs. Cette nuit-là, privées d'huile d'amande douce, les souris ont quand même bien réveillonné. Plus tard, nous avons remplacé les trappes-guillotine par des trappes-prison. Et chaque fois qu'une souris était prise, nous allions, à la nuit tombée, la relâcher dans les bois d'alentour.

Nous ne sommes pas seuls à nous livrer à ce que d'aucuns qualifieront d'actes d'absurde sensiblerie. Mon amie Danielle — qui a pourtant trois chats — a, elle aussi, hébergé («nourrie-logée») une souris familière pendant tout un hiver. Chaque matin, elle tremblait: une de ses chattes aurait-elle finalement mis la patte sur la petite pensionnaire? Trouverait-on, sur le carreau de la cuisine, quelque relique, queue ou boyaux? Mais non, les chattes s'étaient habituées à cette étrange coexistence. Il fallait pourtant se résoudre à se débarrasser de cette souris qui se servait du four comme lieu d'aisances. Même nettoyé, il était devenu inutilisable tant l'odeur était nauséabonde. La petite bête se laissa tenter par sa nourriture favorite: un bout de pain sec particulièrement alléchant, placé au fond d'une trappe. Elle fut ainsi faite prisonnière. Danielle alla la relâcher dans la nature, comme nous le faisions jadis. Au retour, elle me demanda, l'air songeur:

— En automne, quand il fera froid... si elle voulait revenir... tu crois qu'elle retrouverait le chemin...?

M. C.



Sans paroles (Dessin de Mena Cosmopress)